La fin du déclin religieux ?

Depuis quelques années, on observe un regain d'intérêt inattendu pour les pratiques et les croyances religieuses. Une tendance qui n'est pas propre à la France mais qui y revêt des traits spécifiques.

YVES LAMBERT

Chercheur au Groupe de sociologie des religions et de la laïcité (GSRL, Inra/CNRS). Auteur de nombreux articles sur les pratiques religieuses et les rapports entre religions et modernité.

Après le net déclin du religieux, observé à partir du milieu des années 60, nous assistons depuis quelques années à une évolution en sens inverse. C'est ce que laissent du moins apparaître les résultats des enquêtes par sondage et spécialement des enquêtes « Valeurs » (Enquêtes sur les valeurs des Européens) effectuées en 1981, 1990 et 1999 *(voir l'encadré, p. 29)*. Ce tournant, dont on n'a manifestement pas encore pris la mesure, n'est pas spécifique à la France mais caractéristique de l'ensemble de l'Europe, même si la France présente certaines particularités. Après avoir dressé un panorama de ces évolutions, on en proposera des éléments d'interprétation. Précisons dès maintenant que, avec une trentaine de questions sur le religieux, les enquêtes « Valeurs » constituent à elles seules l'équivalent d'un sondage religieux ; tout au plus pourra-t-on regretter que les minorités religieuses, en particulier l'islam, y soient encore sous-représentées.

A en juger par les sondages d'opinion depuis leurs débuts, en 1946, la situation religieuse de la France est plutôt stable entre l'après-guerre et le milieu des années 60. Depuis, une rupture s'est produite ; elle se manifeste d'abord chez les jeunes, en particulier dans la génération du *baby-boom* (1946-1954 sur les graphiques), avant de gagner peu à peu les autres générations, jusqu'aux années 90. La plupart des indicateurs religieux affichent un recul, qu'il s'agisse de l'appartenance religieuse, des pratiques, de la confiance en l'Eglise ou des croyances (le catholicisme représente plus de 90 % des appartenances religieuses). Deux exceptions méritent d'être relevées : le sentiment que *« l'Eglise apporte une réponse aux besoins spirituels des individus »*, en remontée dans l'enquête de 1990, et la croyance en une vie après la mort, qui reste stable tout au long de cette période et qui progresse chez les jeunes en 1990.

Parallèlement, les taux de baptêmes, de catéchisation, de mariages religieux ne cessent de décroître, les mouvements d'action catholique ont fortement reculé, la crise du recrutement des prêtres (apparue dans les années 60) se prolonge. Constatant, selon l'enquête CSA-*Le Monde-La Vie* de 1994, que la culture chrétienne n'est plus dominante en France, Guy Michelat, Julien Potel et Jacques Sutter en viennent à parler d'*« héritage chrétien en disgrâce »* [1] et Danièle Hervieu-Léger évoque *« la fin d'un monde »* [2]. En revanche, la fréquentation des pèlerinages résiste, de nouvelles formes de participation catholique (retraites, « temps forts », Journées mondiales de la jeunesse, etc.) se développent, les baptêmes d'adultes se multiplient, les ordinations de diacres aussi (sans compenser le recul général).

Surprise, l'enquête « Valeurs » de 1999 apporte de sérieuses nuances à la dominante de déclin de 1990 *(voir les chiffres clés p. 40, les graphiques p. 19 et 41)* [3]. Certes, l'appartenance et la pratique catholiques poursuivent leur recul (41 % de catholiques chez les 18-29 ans, 6 % de pratique au moins une fois par mois !). Mais, sur les 25 variables que l'on peut comparer, 14 marquent une stabilisation tandis que les autres montrent une atténuation du recul ; parmi les 18-29 ans, 8 sont orientées à la hausse (en particulier les croyances liées à l'après-mort) et 10 sont stables. Et, selon l'enquête CSA-*Le Monde-La Vie* de 2003 qui reprend des questions du sondage de 1994, la remontée religieuse chez les jeunes se confirme et gagne l'appartenance. Cela dit, la « religion à la carte » reste majoritaire. Ainsi, en 1990, les catholiques les plus pratiquants, c'est-à-dire ceux qui assistent au moins une fois par an à la messe, croient en Dieu, au péché et en une vie après la mort ne sont que 21 %, 14 % dans le cas des jeunes.

Les changements en France…

Ce changement caractérise tous les milieux et niveaux d'instruction, mais à commencer par les plus élevés, comme dans les années 60. Par ailleurs, au long de cette période, on constate une tendance au nivellement des taux de pratique religieuse selon la classe sociale alors que ces taux s'étageaient comme la hiérarchie sociale : les ouvriers, plutôt socialistes ou communistes, étaient les moins pratiquants. Aujourd'hui où l'Eglise catholique a accepté ces votes, où le communisme s'est effondré à l'Est, où le socialisme s'est tempéré, ce clivage politico-religieux s'est émoussé. Si les pratiquants réguliers restent plutôt orientés à droite, ils sont socialement bien moins marqués.

Autre surprise, de 1990 à 1999, on observe un revirement analogue dans le domaine des mœurs, surtout chez les jeunes, qui revalorisent l'importance de la famille, de la fidélité conjugale dans la réussite d'un mariage (de 62 % à 85 %), du respect de l'autorité (de 38 à 62 %), de l'armée, de la police et du civisme dans la vie collective. Bref, la tendance à une permissivité croissante, amorcée par les jeunes sans religion lors du raz-de-marée contestataire, s'est inversée, et cette inversion est d'abord apparue chez les jeunes sans religion qui sont pour partie les enfants des précédents ! Seul fait exception à cette inversion ce qui concerne la libre disposition de soi dans la vie privée (avortement, divorce, euthanasie). Du coup, le fossé moral se réduit entre les sans-religion et les pratiquants réguliers.

… et en Europe

Les pays d'Europe de l'Ouest, disposant de longues séries de sondages, montraient également un recul du christianisme depuis la fin des années 60. Analysant la première Enquête sur les valeurs des Européens, celle de 1981, Jean Stoetzel soulignait que plus on était jeune, moins on était religieux [4]. La seconde enquête, effectuée en 1990, confirmait cette tendance, à quelques exceptions près : les mêmes qu'en France. Le Danemark et la Suède se singularisaient par une dominante de remontée religieuse. Etait-ce un indice anticipateur comme c'est souvent le cas dans les pays scandinaves ? Si oui, personne ne l'a vu. Tous les commentateurs ont alors interprété les résultats de 1990 comme une illustration de la sécularisation, ce *« processus par lequel des secteurs de la société et de la culture sont soustraits à l'autorité des institutions et des symboles de la société »* [5]. Un processus attribué à l'industrialisation, l'urbanisation, l'autonomisation de chaque sphère d'activité par rapport à la religion, celle-ci passant au second plan et dans la sphère privée. Cela étant, l'Europe donnait elle aussi des signes de recomposition religieuse : diffusion des nouveaux mouvements religieux (« sectes », Nouvel Age), des courants évangéliques, pentecôtistes et charismatiques au sein du christianisme, et bientôt le succès des Journées mondiales de la jeunesse. Au niveau mondial, face au regain religieux américain et à la montée des fondamentalismes, Peter Berger en vient alors à parler de désécularisation [6], et Grace Davie à voir l'Europe comme une exception [7].

Or l'enquête « Valeurs » de 1999 révèle un tournant, en particulier chez les jeunes [8]. Par rapport à 1990 ne sont plus en dominante de déclin religieux que l'Irlande (en raison de scandales et d'une ouverture tardive), l'Espagne, la France et la Grande-Bretagne ; plusieurs pays sont stabilisés, d'autres sont orientés à la hausse (Italie, Portugal, ex-Allemagne de l'Ouest, Autriche, Suisse, Danemark, Suède, Finlande). Si l'on s'en tient aux 18-29 ans, alors la France passe dans le groupe des pays en situation intermédiaire, la remontée religieuse s'avère plus nette dans les pays précédents et gagne en outre la Belgique ; la progression des croyances liées à l'après-mort se renforce ; en revanche, le recul de l'appartenance religieuse se poursuit ■■■



Chemin de croix lors des Journées mondiales de la jeunesse, le 18 août 2000 à Rome. D'après un sondage CSA-*Le Monde-La Vie* de 2003, la remontée religieuse chez les jeunes se confirme comme le montrent ces jeunes pèlerins.

La France ne fait donc pas exception à cela près que la rupture religieuse et morale y a été plus brutale et que le «retour du balancier» y est plus fort.

■■■ (sauf au Portugal et en ex-Allemagne de l'Ouest) de même que celui de la pratique cultuelle (sauf dans ces deux pays, en Finlande et en Islande). Par ailleurs, on observe la même évolution des mœurs qu'en France. Ce pays ne fait donc pas exception à cela près que la rupture religieuse et morale y a été plus brutale et que, sans doute de ce fait, le «retour du balancier» y est plus fort. La France fait partie des pays les moins religieux, avec la Belgique, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas et la Suède, sans être le moins religieux malgré son régime de laïcité. Enfin, en ex-Europe de l'Est et en Russie, on retrouve la même évolution religieuse, mais plus accentuée, de 1990 à 1999, sauf en Hongrie et en Slovénie (hausse modérée), et en ex-Allemagne de l'Est (déclin).

Cette remontée religieuse prend partout deux formes principales: une intensification de la religiosité chez ceux qui restent chrétiens et le développement d'une religiosité sans appartenance chez les sans-religion, déjà timidement perceptibles en fait dès 1990. C'est ainsi que la religiosité peut s'élever même si l'appartenance recule. Il existe donc désormais trois tendances religieuses principales: une sortie de la religion, qui se poursuit, un ressaisissement chrétien interne et un développement du «hors-piste». Chez les sans-religion, cela recouvre en fait soit des repères religieux très flous et intermittents, soit une réelle recherche spirituelle autonome, alternative.

Un christianisme individualisé

Chacune de ces tendances est attestée au sein de chaque catégorie de genre, de niveau d'éducation, de classe sociale, mais avec des nuances là aussi. A l'Ouest, le déclin religieux est un peu plus important chez les femmes plus instruites (volonté d'émancipation?), chez les ouvriers et chez les chômeurs; le réveil chrétien est légèrement plus fréquent chez les hommes les plus instruits; le spirituel hors-piste tente un peu plus les jeunes et les classes moyennes, en particulier les femmes. Du coup, le taux le plus élevé de sans-religion ne se rencontre plus dans les classes supérieures, comme auparavant, mais chez les ouvriers qualifiés et les techniciens (reste de culture prolétarienne?), et chez les chômeurs durables, où c'est l'aspect religieux d'une marginalisation générale. Cela vient tempérer la tendance au nivellement religieux dû à l'érosion du clivage politico-religieux gauche/droite.

On peut donc supposer que l'Europe et la Russie amorcent un tournant religieux et moral. Cela conduit même à la revalorisation d'institutions telles que la famille, l'Eglise, la police ou l'armée, au rebours de l'idée de leur disqualification. Jusque-là, souligne Etienne Schweisguth, *«comme sous la poussée lente mais inexorable d'une plaque tectonique, les valeurs traditionnelles reculaient au rythme du renouvellement des générations. Les nouvelles générations, porteuses de nouvelles manières de voir la vie et le monde, remplaçaient petit à petit les anciennes, dont la vision du monde restait marquée par les dogmes religieux et le respect à l'égard des autorités instituées* [9] ».

Comment expliquer ce revirement? Consultés, les collègues européens ont avoué leur étonnement. L'hypothèse spontanée est celle d'un effet de retour de balancier. *«On peut penser,* avance E. Schweisguth, *à la prise de conscience des conséquences, pour les enfants, du développement des divorces, à la crainte du sida, ou encore à la montée des aspirations à l'authenticité* [10] », outre la montée des diverses violences, incivilités et délinquances qui incitent à réhabiliter l'ordre dans la vie publique. Ne dit-on pas aussi qu'on serait plutôt désormais dans un contexte de recherche de sens, de repères, de valeurs, d'identités après le grand remue-ménage antérieur et le déclin des grandes idéologies, celui-ci touchant spécialement les pays postcommunistes?

Mais attention à la métaphore du retour de balancier: le balancier ne revient pas à la même position. En fait, souligne Olivier Galland, *« on peut comprendre ainsi le retour en grâce de la fidélité dans le couple : la confiance réciproque est le ciment de relations dont la solidité n'est plus garantie par des principes intangibles. La baisse de la permissivité dans les jeunes générations [...] n'est pas un simple "retour" à des valeurs traditionnelles un moment répudiées par des générations plus contestataires. Elle exprime plutôt une nouvelle forme de régulation des relations sociales fondée avant tout sur la préservation et l'entretien des relations entre intimes* [11] ». Il en va de même du religieux: il s'agit désormais d'un christianisme largement individualisé, délesté de la culpabilisation pécheresse et de la menace de l'enfer, orienté vers l'épanouissement terrestre, ou alors d'une autospiritualité (le hors-piste). Et le reflux de la permissivité n'est pas d'abord dû au regain religieux, même si celui-ci peut y concourir: chez les sans-religion, où il est apparu, il exprime le développement d'une éthique encore plus autonome par rapport à la religion que la morale laïque antérieure.

Je proposerai une explication de ce tournant religieux en m'appuyant sur un modèle général d'analyse des relations entre modernité et religion. Il s'avère que la modernité a pu, et peut toujours, avoir quatre effets religieux principaux: des effets de déclin, de renouveau (adaptation, réinterprétation), de réaction conservatrice et d'innovation, selon l'époque, le pays, la classe sociale, l'individu pa. Ainsi la liberté de l'individu peut-elle conduire au rejet de la religion, à une foi plus personnelle, au fondamentalisme ou à de nouvelles croyances. Il en va de même de chacun des autres facteurs caractérisant la modernité: la raison, les sciences et les techniques, l'émergence des masses sur la scène de l'histoire (nationalisme, démocratie, socialisme, etc.), le développement de l'économie, la différenciation fonctionnelle (qui autonomise la vie sociale par rapport à la religion) et la mondialisation. On est alors conduit à constater que le poids des facteurs de déclin religieux s'était accru dans les années 1960-1970 alors qu'il a diminué depuis lors.

- **La rationalité,** soutenue par le triomphe de la science, le succès économique (les trente glorieuses, de 1945 à 1974), l'hégémonie marxiste, se trouve affaiblie face à la réaffirmation du rôle des affects et à la relativisation de ces autres éléments.
- **Les progrès scientifiques et techniques** sont ternis par la pollution, la menace nucléaire.
- **La volonté de liberté,** qui vient de conquérir la vie privée, n'a plus de raison de se heurter aux Eglises, qui ont fini par la reconnaître au moins dans la pratique. Elle est susceptible de susciter des conversions, mais aussi l'indifférence religieuse en réduisant chaque option à n'être qu'un choix subjectif, relatif à l'expérience de chacun (individualisation).
- **L'émergence des masses** se caractérisait par une poussée communiste et socialiste à l'échelle mondiale, or le communisme s'est effondré, le socialisme s'est émoussé... du fait de la disparition des dernières dictatures catholiques (Portugal, Espagne), et parce que les Eglises se sont faites des défenseurs des droits de l'homme.
- **Le développement de l'économie** a contribué, comme toute la modernité, à placer l'objectif du bonheur dans l'ici-bas et non dans un au-delà. Le christianisme a désormais opéré ce renversement copernicien sans perdre de vue l'au-delà, mais en le dédramatisant, tandis que la précarisation est venue assombrir le ciel de l'économie.
- **On débouche sur une sécularisation pluraliste,** caractérisée par une pacification laïque et une intégration des Eglises en tant que ressources de sens, de normes et de lien social.
- **Quant à la mondialisation,** elle a des effets très ambivalents: d'un côté, elle élargit considérablement l'offre religieuse et spirituelle, ce qui pourrait en stimuler la demande, d'un autre côté, elle tend à la relativiser (en 1998, 6% seulement des Français pensent qu'il existe «une seule vraie religion», contre 50% en 1952).

D'une manière générale, on serait passé d'une modernité triomphante à une modernité relativisée. Cela contribuerait-il à expliquer la poussée des croyances liées à l'après-mort chez les jeunes? Ajoutons que ces derniers sont aussi les plus sensibles à la survalorisation de la réalisation de soi, qui rend la mort encore plus inacceptable, à la diffusion de nouvelles croyances telles que la réincarnation (qui permet de *«repliquer au jeu de la vie»*, en mieux, espère-t-on) ou l'entrée dans une lumineuse félicité (expériences aux frontières de la mort), aux vidéos et aux jeux truffés de fantastique et de paradis ou d'enfer.

En fait, pour mieux comprendre ce qui se trame, il faudrait faire des enquêtes par entretien et adapter les questions des sondages à ces nouvelles évolutions. ■

CHIFFRES CLÉS

56 % la proportion de Français qui déclarent croire en Dieu (21 % en un Dieu personnel) contre 68 % des Européens (38 % pour la croyance en un Dieu personnel)*.

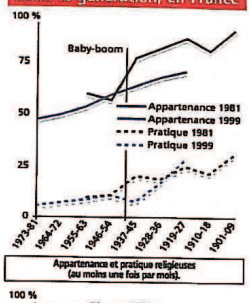
37 % la proportion de Français qui déclarent croire au péché (47 % des Européens*).

39 % la proportion de Français qui déclarent croire en une vie après la mort (43 % des Européens*).

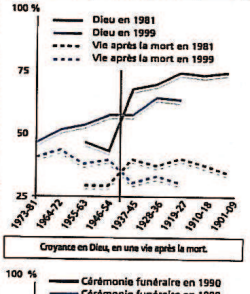
18 et 28 % les proportions de Français qui déclarent croire respectivement à l'enfer et au paradis (respectivement 25 et 38 % des Européens*).

Source : EVS, 1999
*. moyenne établie sur la base des 9 pays qui appartenaient à la CEE en 1981

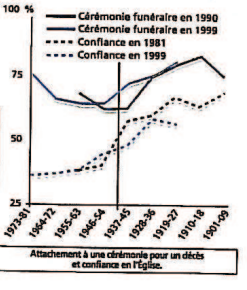
Évolution des pratiques selon la génération, en France



Appartenance et pratique religieuses (au moins une fois par mois).



Croyance en Dieu, en une vie après la mort.



Attachement à une cérémonie pour un décès et confiance en l'Église.

Sur les courbes correspondant à l'enquête française sur les «Valeurs» de 1981 et 1999, on voit nettement ressortir la rupture liée à la génération du *baby-boom* (1946-54, à gauche du trait vertical). En 1999, cette rupture paraît bien atténuée. En 1999, la génération issue du *baby-boom* présente les mêmes niveaux d'appartenance, de pratique, mais elle croit davantage en Dieu et en une vie après la mort. A l'inverse, les générations antérieures y croient moins en 1999 qu'en 1981. L'attachement à une cérémonie pour un décès remonte dans les nouvelles générations mais pas la confiance en l'Église.
Source : Enquêtes « Valeurs » de 1981 et 1999

Notes

[1] G. Michelat, J. Potel et J. Sutter, *L'Héritage chrétien en clair-obscur*, L'Harmattan, 2003.
[2] D. Hervieu-Léger, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Bayard/Centurion, 2003.
[3] Y. Lambert, «La religion en France des années 60 à nos jours», in collectif, *Données sociales. La société française, 2002-2003*, Insee, 2002.
[4] J. Stoetzel, *Les Valeurs du temps présent: une enquête européenne*, Puf, 1984.
[5] P.L. Berger, *La Religion dans la conscience moderne*, Centurion, 1971.
[6] P.L. Berger (dir.), *Le Réenchantement du monde*, Bayard/Centurion, 2001.
[7] G. Davie, *Europa, the Exceptional Case: Parameters of faith in the modern world*, Darton, Longman & Todd, 2002.
[8] Y. Lambert, «Des changements dans l'évolution religieuse de l'Europe et de la Russie», *Revue française de sociologie*, vol. VI, n° 2, 2004.
[9] E. Schweisguth, «L'éventail des normes sociales», *Futuribles*, n° 277, juillet-août 2002.
[10] *Ibid.*
[11] O. Galland, «L'évolution des valeurs des Français s'explique-t-elle par le renouvellement des générations?», in P. Bréchon (dir.), *Les Valeurs des Français. Évolutions de 1980 à 2000*, Armand Colin, 2000, rééd. 2003.
[12] Y. Lambert, «Religion, modernité, ultramodernité: une analyse en terme de "tournant axial"», *Archives de sciences sociales des religions*, n° 103, janvier-mars 2003.